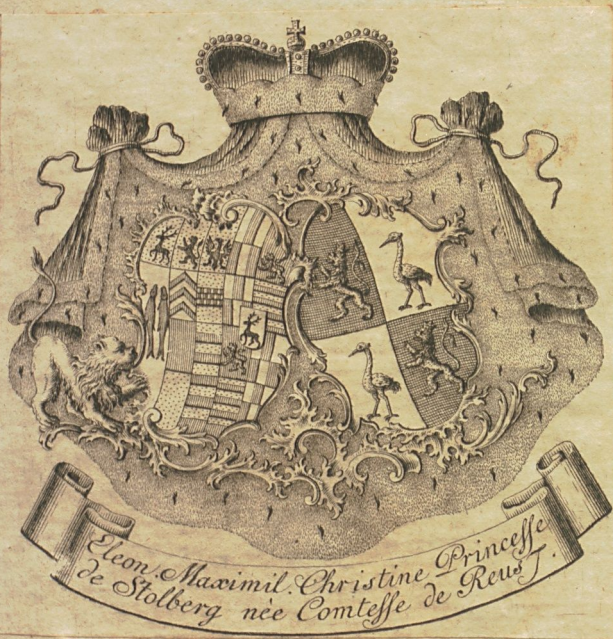


D 00 1/2



332







LE LEGS,
COMÉDIE.

EN UN ACTE, EN PROSE.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gèvres au Paradis

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1848
CO. 1101
HAWK AUSTIN PROSS
Dr. MEDICINAE

A. HARTIG
CANTON OF BASEL
M. D. C. C. X. I.
CANTON OF BASEL





APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Legs*, Comédie en prose; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 9 Mars 1736.

Signé, DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris; Nous ayant fait remonter qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Les Contretems*, Comédie en vers, *Le Legs*, Comédie en prose, par le sieur de Marivaux, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour mo-



déle sous le contre-scel des Présentes. A CES
CAUSES, voulant traiter favorablement ledit
Exposant, Nous lui avons permis & permet-
tons par ces Présentes, de faire imprimer les-
dits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plu-
sieurs volumes, conjointement ou séparément,
& autant de fois que bon lui semblera, sur pa-
pier & caractères conformes à ladite feuille im-
primée & attachée sous notre contre-scel, & de
les vendre, faire vendre & débiter par tout no-
tre Royaume pendant le tems de six années con-
sécutives, à compter du jour de la date desdites
Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de
personnes, de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance;
comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs &
autres d'imprimer, faire imprimer, vendre,
faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits
Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie,
ni d'en faire aucun extrait, sous quelque pré-
texte que ce soit, d'augmentation, correc-
tion, changement de titre ou autrement, sans
la permission expresse & par écrit dudit Ex-
posant ou de ceux qui auront droit de lui, à
peine de confiscation des Exemplaires contre-
faits, de trois mille livres d'amende contre
chacun des Contrevenans, dont un tiers à
Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'au-
tre tiers audit Exposant, & de tous dépens;

dommages & intérêts, à la charge que ces
Présentes seront enregistrées tout au long sur
le Registre de la Communauté des Libraires
& Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la
date d'icelles; que l'impression de ces Li-
vres sera faite dans notre Royaume & non
ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en
tout aux Réglemens de la Librairie, & no-
tamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'a-
vant de les exposer en vente, les Manuscrits ou
imprimés qui auront servi de copie à l'impres-
sion desdits Livres, seront remis dans le même
état où les approbations y auront été données,
ès mains de notre très-cher & féal Chevalier
Garde des Sceaux de France le sieur Chau-
velin; le tout à peine de nullité des Présentes:
du contenu desquelles vous mandons & en-
joignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans
cause pleinement & paisiblement, sans souf-
frir qu'il leur soit fait aucun trouble ou em-
pêchement. Voulons que la copie desdites
Présentes, qui sera imprimée tout au long
au commencement ou à la fin desdits Li-
vres, soit tenue pour dûement signifiée, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos
amés & féaux Conseillers & Secretaires, soit
ajoutée comme à l'original: Commandons
au premier notre Huissier ou Sergent, de faire
pour l'exécution d'icelles tous actes requis &
nécessaires, sans demander autre permission,

& nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le dixième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Regne le vingt-un. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 315. fol. 218. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1725. A Paris, ce 15 Juillet 1736.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

Je reconnois avoir cédé mon droit au présent privilège à M. Prault mon pere, suivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 4 Juillet 1740. Signé, L. F. PRAULT fils,

CATALOGUE
DES LIVRES
ET PIÈCES DE THEATRE.

1742.

LIVRES.

- B**IBLIOTHEQUE des Théâtres. *in-8°.* 4 l.
Lettres Historiques sur les Spectacles de Paris,
2 vol. *in-12.* 4 l.
Recherches des Théâtres, *in-4°.* gr. pap. 30 l.
— *Idem.* 3 vol. *in-8°.* 12 l.
Ouvres de Théâtre de M. NERICAULT
DESTOUCHES, de l'Académie Fran-
çoise, 6 vol. *in-12.* 21 liv.
— De M. DE MARIVAUX, de l'Académie
Françoise, 5 vol. *in-12.* 16 l. 10 s.
— De M. DE BOISSY, de l'Académie Fran-
çoise, 9 vol. *in-8°.* 36 l.
— De M. DE MERVILLE, contenant quatre
Pièces, représentées par les Comédiens
Italiens, *in-8°.* 4 l.
— De M. PESSELIER, contenant trois Pièces,

représentées par les Comédiens François & Italiens ; & autres ouvrages en vers & en prose, *in-8°*. 4 l.

— De M. AVICE, contenant deux Pièces, représentées par les Comédiens Italiens, *in-8°*. 3 l.

— De M. DE LA GRANGE, contenant quatre Pièces *in-8°*. 4 l.

DE DIFFERENS AUTEURS.

Pièces du Théâtre François.

Recueil de Tragédies, au nombre de quatre ; *in-8°*. 6 l.

— De Comédies, au nombre de douze, 3 vol. *in-12*. 10 l. 10 s.

Pièces du Théâtre Italien.

Recueil de Comédies, Parodies & Complimens, au nombre de dix, 2 vol. *in-8°*. 10 l.

— De Comédies, au nombre de quatre ; *in-12*. 3 l. 10 s.

LE LEGS,
COMÉDIE.

EN UN ACTE EN PROSE;

A C T E U R S.

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HORTENSE.

LE CHEVALIER.

LISETTE, suivante de la Com-
tesse.

LEPINE, Valet-de-chambre du
Marquis.



LE LEGS,

1

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.



A démarche que vous allez faire
auprès du Marquis, m'allarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Rai-
sonnons. Défunt son parent & le
mien lui laisse six cent mille francs, à la charge,
il est vrai, de m'épouser, ou de m'en donner
deux cent mille; cela est à son choix: mais
le Marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûr
qu'il a de l'inclination pour la Comtesse: d'ail-
leurs, il est déjà assez riche par lui-même:

A ij

Voilà encore une succession de six cent mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas; & vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui, peut-être, ne le hait pas, & qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours; & je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le Marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; & voilà ce qu'il faut à la Comtesse. Aussi ne parle-t-elle de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît; c'est, dit-elle, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable! D'ailleurs, le Marquis est d'un âge qui lui convient; elle n'est plus de cette grande jeunesse: il a trente-cinq ou quarante ans; & je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs qu'il faudra qu'on vous donne si l'on

COMEDIE. 5

ne vous épouse pas ; & puis quand le Marquis & la Comtesse s'aimeroient , de l'humeur dont ils sont tous deux , ils auront bien de la peine à se le dire.

HORTENSE.

Oh ! Moyennant l'embarras où je vais jeter le Marquis , il faudra bien qu'il parle ; & je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le tems que nous sommes à cette campagne chez la Comtesse , il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il se tait ; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient , si je n'épouse point le Marquis.

LE CHEVALIER.

Mais , s'il accepte votre main.

HORTENSE.

Eh ! non , vous dis-je. Laissez-moi faire. Je croi qu'il espere que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union ; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins ; je suis bien aise de vous les apporter en mariage ; je suis persuadée que la Comtesse & le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine & Lisette qui vont venir me parler. L'un est un gascon froid , mais adroit ; Lisette a de l'esprit. Je sai qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres ; je les intéresserai à m'instruire , & tout ira bien. Les voilà qui viennent. Retirez-vous.

A iij

C S E N E I I.

LISÈTTE, LÉPINE,
HORTENSE.

V HORTENSE.
Enez, Lifette, approchez.

LISÈTTE.

Que souhaitez-vous de nous, Madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser
la fidélité que vous devez, vous au Marquis,
& vous à la Comtesse-

LISÈTTE.

Tant mieux, Madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont
acquis.

HORTENSE *tire quelque argent
de sa poche.*

Tenez, Lifette, tout service mérite récompense.

LISÈTTE *refusant d'abord.*

Du moins, Madame, faudroit-il savoir aupara-
vant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez ; je vous le donne, quoi qu'il arrive.
Voilà pour vous, Monsieur de Lépine.

C O M E D I E. 7
L É P I N E.

Madame, je ferois volontiers de l'avis de Mademoiselle ; mais je prens. Le respect défend que je raisonne.

H O R T E N S E.

Je ne prétens vous engager en rien ; & voici de quoi il est question : Le Marquis, votre maître, vous estime, Lépine.

L É P I N E *froidement.*

Extrêmement, Madame, il me connoît.

H O R T E N S E.

Je remarque qu'il vous confie aisément ce qu'il pense.

L É P I N E.

Oui, Madame ; de toutes ses pensées, incontinent j'en ai copie ; il n'en fait pas le compte mieux que moi.

H O R T E N S E.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec la Comtesse.

L I S E T T E.

J'ai cet honneur-là, Madame.

H O R T E N S E.

Dites-moi, Lépine ; je me figure que le Marquis aime la Comtesse, me trompai-je ? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

L É P I N E.

Je n'affirme rien ; mais patience. Nous devons ce soir nous entretenir là-dessus.

A iiij

8 L É L E G S ;
 H O R T E N S E .

Eh , soupçonnez-vous qu'il l'aime ?

 L É P I N E .

De soupçons , j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

 H O R T E N S E .

Et vous , Lisette , quel est votre sentiment sur la Comtesse ?

 L I S E T T E .

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis , Madame.

 L É P I N E .

Je diffère avec vous de pensée.

 H O R T E N S E .

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas , du caractère dont ils sont , ils auront de la peine à s'en parler. Vous , Lépine , voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse ? Et vous , Lisette , disposer la Comtesse à se l'entendre dire ? Ce sera une industrie fort innocente.

 L É P I N E .

Et même louable.

 L I S E T T E . *rendant l'argent.*

Madame , permettez que je vous rende votre argent.

 H O R T E N S E .

Gardez. D'où vient ?

 L I S E T T E .

C'est qu'il me semble que voilà précisément le

COMÉDIE. 9

Service que vous exigez de moi ; & c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve ; elle est tranquille ; son état est heureux , ce seroit dommage de l'en tirer : je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot ; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat ; mais le mariage, il est bon, très-bon ; il a ses peines, chaque état a les siennes : quelquefois le mien me pèse : le tout est égal. Oui, je vous servirai, Madame, je vous servirai ; je n'y vois point de mal. On s'épouse de tout tems, on s'époufera toujours ; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne, j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins Mademoiselle est aimable ; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous penserez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette.

10 L É L E G S,
vous ferez ce qu'il vous plaira. Je ne vous de-
mande que le secret. J'accepte vos services,
L'épine.

S C È N E I I I .
L É P I N E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

Nous n'avons rien à nous dire, Mons de
Lépine. J'ai affaire, & je vous laisse.

L É P I N E .

Doucement, Mademoiselle, retardez d'un
moment; je trouve à propos de vous informer
d'un petit accident qui m'arrive.

L I S E T T E .

Voyons.

L É P I N E .

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé
vos graces; je ne connoissois pas votre mine.

L I S E T T E .

Qu'importe? Je vous en offre autant: c'est tout
au plus si je connois actuellement la vôtre.

L É P I N E .

Cette Dame se figuroit que nous nous aimions.

L I S E T T E .

Eh bien, elle se figuroit mal.

COMEDIE. 11
L'ÉPINE.

Attendez ; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

L I S E T T E.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

L É P I N E.

Et vous êtes jolie, fandis, oh ! très-jolie.

L I S E T T E.

Ma foi, Monsieur de Lépine, vous êtes très-galant, oh ! très-galant. Mais l'ennui me prend dès qu'on me loue. Abrégeons. Est-ce-là tout ?

L É P I N E.

A mon exemple, envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

L I S E T T E.

Oui dà. Tenez, je vous regarde.

L É P I N E.

Eh donc ! Est-ce-là ce Lépine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

L I S E T T E.

Pas le mot. Il n'y a rien là pour lui.

L É P I N E.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant ; mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer fera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance, que la Comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes; & je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais avanturer la déclaration; & des déclarations, la Comtesse les épouvante; femme qui néglige les compliments, qui vous parle entre l'aigre & le doux; & dont l'entretien a je ne sai quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme? Il ne sera jamais à propos de lui dire je vous aime, à moins qu'on ne lui dise à propos de rien. Cette matiere, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi, je prétens qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encourageons ces deux personnages. Qu'en fera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simpleesse, & qu'ils s'épouseront de même. Qu'en fera-t-il! Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc? Parlez, êtes-vous d'accord?

COMEDIE.
LISSETTE.

13.

Non.

LÉPINE.

Mademoifelle, est-ce mon amour qui vous déplaît ?

LISSETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup. Mais confiderez l'occurrence : Je vous prédis que nos maîtres se marieront ; que la commodité vous tente.

LISSETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle ; & j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne, entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne ; & moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus, au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, & ne me valent rien. Ainsi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir ; laissez-là la découverte que vous avez faite de mes graces, & passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE *froidement.*

Je les ai vûes, Mademoifelle ; j'en suis frappé ; & n'ai de remède que votre cœur,

L E L E G S,
L I S E T T E.

Tenez-vous donc pour incurable.

L É P I N E.

Me donnez-vous votre dernier mot ?

L I S E T T E.

Je n'y changerai pas une syllable. (*Elle veut s'en aller.*)

L É P I N E *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez, moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent, selon moi: je le prétens.

L I S E T T E.

Mauvaise gasconnade.

L É P I N E.

Patience. Je vous aime, & vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin, & je l'aurai, fandis; je le prétens.

L I S E T T E.

Vous ne l'aurez pas, fandis.

L É P I N E.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LÉPINE,
LISETTE.

LE MARQUIS.

AH! Vous voici, Lisette? Je suis bien
aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, Monsieur; mais je m'en
allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quel-
que chose à vous dire. Etes-vous un peu de
nos amis?

LÉPINE,

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime & de respect pour
Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette;
Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous
me paroissez une très-bonne fille, & vous êtes
à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-temps que je le fai, Monsieur.

LE LEGS,
LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! Rien.

LE MARQUIS.

C'est que, entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appellez-vous aimer, Monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! Mais oui, de l'amour, de l'inclination; comme tu voudras; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'un autre. Voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en fait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre, Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse: &, comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi; & je ne saurois plus que lui dire: de sorte que j'ai rêvé qu'il seroit bon que tu la prévinsse en ma faveur.

LISETTE.

COMEDIE. 17
LISSETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! D'où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines. (*montrant Lépine.*) Et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE *froidement, & sans
regarder Lisette.*

De rechef, recueillez-vous là-dessus, Mademoiselle.

LISSETTE.

Il n'y a pas moyen, Monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même. Ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISSETTE.

Abfolument rien.

LE MARQUIS.

Tampis. Cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme. Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas. Du récit de Mademoiselle n'en tenez compte, elle vous

B

triche. Retirons-nous. Venez me consulter à Pécart, je ferai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette ; ne me nuis pas, voilà tout ce que j'exige.

SCÈNE V.

LÉPINE, LISETTE.

LÉPINE.

N'Exigez rien. Ne gênons point Mademoiselle. Soyons glamment ennemis déclarés ; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je vous chéris ni plus ni moins ; gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine ; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne, le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je croi que cet amour-ci ne la divertira gueres. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié.

LA COMTESSE *tenant une lettre.*
Tenez, Lisette, dites qu'on porte cette lettre à la poste: en voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! Que j'en suis lassé! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se marient.

LISETTE *riant.*

Bon, votre procès! Une affaire de mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

B ij

LE LEGS,
LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence ; en tout cas , ne me le nommez pas.

L I S E T T E.

Oh ! Il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

L A C O M T E S S E.

Brifons là-dessus. Je rêve à une chose : Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre, dont il a peut-être besoin ; & je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste , on le porteroit avec le mien. Où est-il le Marquis ? L'as-tu vû ce matin ?

L I S E T T E.

Oh ! oui. Malepeste , il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, & que vous avez enflammé de passion...

L A C O M T E S S E.

Qui est ce benêt-là ?

L I S E T T E.

Vous le devinez.

L A C O M T E S S E.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

L I S E T T E.

Ce n'est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appellez benêt ; moi je je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air

fort simple, un air de bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à celui-ci?

LISETTE.

Eh ! Le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous ?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple & de bon homme ? Dis donc un air franc & ouvert, à la bonne heure ; il fera reconnoissable.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal ; en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour ?

LISETTE.

De lui qui me l'a dit ; rien que cela. N'en riez-vous pas ? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste, il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas ! Je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme, un homme dont je fais

cas, qui a d'excellentes qualités ; & j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi ? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime : il en a beaucoup pour moi, beaucoup ; il me l'a marquée en mille occasions d'une maniere fort obligeante.

L I S E T T E .

Non , Madame , c'est de l'amour qui regarde vos appas ; il en a prononcé le mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la flamme. Il languit , il soupire.

L A C O M T E S S E .

Est-il possible ? Sur ce pied-là , je le plains ; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente , puisqu'il le dit ; & ce n'est pas de ces gens-là dont je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler , n'est-ce pas ?

L I S E T T E .

Oh ! Ne craignez rien ; j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance ; n'ai-je pas bien fait ?

L A C O M T E S S E .

Mais oui , sans doute , oui ; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué , pourtant : il falloit y prendre garde ; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le ton dur & revêche , Lisette ; il yaloit mieux le laisser dire.

L I S E T T E .

Point du tout. Il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

23

Ce pauvre homme.

L I S E T T E.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

L A C O M T E S S E.

Le sien? Quelle grossiereté! Ah! Que c'est mal parler! Son congé? Et même est-ce que je vous aurois donné le vôtre? Vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, & qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! Il étoit si simple de vous tenir à lui dire: Monsieur, je ne saurois; ce ne sont pas là mes affaires: parlez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommo-der un peu votre malhonnêteté. Son congé! Son congé! Il va se croire insulté.

L I S E T T E.

Eh non, Madame; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop. Et vous en voilà quitte. Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évitez-le, vous avez le temps.

LE LEGS,
LA COMTESSE.

L'éviter ? Lui qui me voit ? Ah ! Je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenu, il croiroit que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

L I S E T T E *à part.*

Hum ! Il y a ici quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous : cela m'arrive souvent, & vous en ferez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse ! Quand je lui échaperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain ? Il faudroit donc vous avoir toujours à mes côtés ? Non, non. Partez. S'il me parle, je fais répondre.

L I S E T T E.

Je suis à vous dans l'instant, je n'ai qu'à donner cette lettre à un laquais.

LA COMTESSE.

Non, Lisette ; c'est une lettre de conséquence, & vous me ferez plaisir de la porter vous-même, parce que, si le courier est passé, vous me la rapporterez, & je l'enverrai par une autre voie. Je ne me fie point aux valets ; ils ne sont point exacts.

L I S E T T E.

Le courier ne passe que dans deux heures, Madame.

LA COMTESSE.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

25

Et allez, vous dis-je. Que fait-on?

LISETTE *à part.*

Quel prétexte! (*haut.*) Cette femme-là ne va pas droit avec moi.

SCENE VII.

LA COMTESSE *seule.*

ELle avoit la fureur de rester. Les domestiques font haïssables: il n'y a pas jusqu'à leur zèle qui ne vous défoblige. C'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

MAdame, Monsieur le Marquis vous a vû de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche: il a le desir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

C

LE LEGS;
LA COMTESSE.

Lui importun ! Il ne sauroit l'être. Dites-lui
que je l'attens, Lépine ; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez
voir dans la minute.

SCÈNE IX.

LÉPINE, LE MARQUIS.

LÉPINE *appellant le Marquis.*

Monsieur, venez prendre audience, Ma-
dame l'accorde.

(Quand le Marquis est venu, il lui dit à part.)

Courage, Monsieur l'accueil est gracieux, pres-
que tendre ; c'est un cœur qui demande qu'on
le prenne.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

ELA COMTESSE.

EH ! D'où vient donc la cérémonie que
vous faites, Marquis ? Vous n'y songez pas.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

27

Madame, vous avez bien de la bonté: c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseil; j'ai besoin de graces; & le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

O bonne! Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux? Manquez-vous de confiance? Ah! Je vous prie, ne me ménagez point, vous pouvez tout sur moi, Marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable; & je ferois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous êtes si réservé, si retenu.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

C ij

LE LEGS,
LA COMTESSE.

Je fais de mon mieux pour vous l'ôter, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je fais avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs

LA COMTESE.

Oui; & je me suis apperçûe que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! On ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre. Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes. Elle songe trop à ses graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens; & moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah! Ah! Je conviens qu'elle en a un peu: mais presque toutes les femmes font de même. Vous ne trouverez que cela par tout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y penser; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous

COMEDIE. 29

Êtes aimable ; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi , Marquis , je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! J'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh ! Qui sont-ils , Marquis ? Quelques amis comme vous , sans doute.

LE MARQUIS.

Bon , des amis ! Voilà bien de quoi ; vous n'en aurez encore de long-temps.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout. Je ne passe jamais , moi ; je dis toujours exprès.

LA COMTESSE *riant.*

Comment ? Vous qui ne voulez pas que j'aye encore des amis ? Est-ce que vous n'êtes pas le mien ?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez. Mais quand je serois autre chose , il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien , je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE LEGS
LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire
que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

O charmante! Et je serois bien heureux si
Hortense vous ressembloit; je l'épouserois d'un
grand cœur: & j'ai bien de la peine à m'y ré-
foudre.

LA COMTESSE.

Je le croi; & ce seroit encore pis, si vous
aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien, c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE *par exclamation.*

Oui? Vous aimez ailleurs?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE *en souriant.*

Je men suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh! Vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTESSE.

Non; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh! Pourquoi m'en donneriez vous la peine;
puisque vous voilà?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la plus aimable femme, la plus franche. Vous parlez de gens sans façon ; il n'y a personne comme elle ; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Épousez-la, Marquis, épousez-la, & laissez-là Hortense ; il n'y a point à hésiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je songe à une chose : n'y auroit-il pas moyen de me sauver les deux cens mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme une autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! Que c'est bien dit, une autre moi même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver ces deux cens mille francs ?

LE MARQUIS

C'est que Hortense aime le Chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! Parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc

qu'à faire semblant de vouloir l'épouser, elle me refusera, & je ne lui devrai plus rien; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà, vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera. Je n'en fai rien; vous n'êtes pas homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Je vous encourage! Eh! Mais en êtes-vous encore-là? Mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, qu'il n'y a que l'impossible qui m'arrêtera, & que vous devez compter sur tout ce qui dépendra de moi. Ne perdez point cela de vûe, étrange homme que vous êtes, & achevez hardiment. Vous voulez des conseils, je vous en donne. Quand nous en serons à l'article des graces, il n'y aura qu'à parler; elles ne feront pas plus de difficulté que le reste, entendez-vous? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'esperance.

COMÉDIE.
LA COMTESSE.

33

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espere que non, en tout cas, je lui payerois sa somme, pourvû qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur, ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! Elle seroit donc bien difficile? Mais Marquis, est-ce qu'elle ne fait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! En vérité, c'est la pousser trop loin. Et, toute amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas: ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE.

Eh! Cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée: que craignez-vous? Il est louable de penser modestement sur soi: mais avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE LE GS,
LE MARQUIS.

Hélas ! Si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, & de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! Cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, & non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en foi que de fort honnête, de fort permis & de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je ? Non, certes : & il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette simplicité de caractère que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace ; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage. Vous avez la plus belle fanté.

LA COMTESSE *à part.*

Il est bien question de ma fanté. (*haut.*) C'est l'air de la campagne.

COMEDIE. 35
LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même l'œil le plus
vif, le teint le plus frais!

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien
que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! Si c'étoit vous, il n'y auroit que faire de
les garder.

LA COMTESSE.

Comment! Si c'étoit moi? Est ce de moi dont
il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour
que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! Point du tout.

LA COMTESSE.

Eh! De quoi vous avisez-vous donc de m'en-
tretienir de mon teint, de ma santé? Qui est-ce
qui ne s'y tromperoit pas?

LE MARQUIS.

Cen'est que façon de parler. Je dis seulement,
qu'il est fâcheux que vous ne vouliez ni aimer,
ni vous remarier, & que j'en suis mortifié, parce
que je ne vois pas de femme qui puisse convenir
autant que vous: mais je ne vous en dis mot,
de peur de vous déplaire.

LE LEGS;
LA COMTESSE.

Mais, encore une fois, vous me parlez d'amour;
Je ne me trompe pas : c'est moi que vous aimez;
vous me le dites en termes exprès.

LE MARQUIS.

Hé bien, oui. Quand ce seroit vous, il n'est
pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que
tout est perdu ? Calmez-vous. Prenez que je
n'aye rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte ! Vous êtes bien singulier.

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur. Eh ! Toute-
à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne
grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez
comme cela réussit. Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé ? A qui en avez-
vous ? Je vous demande à qui vous parlez ?

LE MARQUIS.

A personne, Madame. Je ne dirai plus mot,
Etes-vous contente ? Si vous vous mettez en
colere contre tous ceux qui me ressemblent,
vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE *à part.*

Quel original ! (*haut.*) Eh ! Qui est-ce qui
vous querelle ?

LE MARQUIS.

'Ah ! la maniere dont vous me refusez n'est pas
douce.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

37.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage. Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur; au surplus, je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, & je me tairai. Adieu, Comtesse, n'en foyons pas moins bons amis; & du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*il s'en va.*)

LA COMTESSE.

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples & unis; mais en vérité celui-là l'est trop.

SCENE XI.

HORTENSE, LA COMTESSE;
LE MARQUIS.

HORTENSE *arrétant le Marquis
prêt à sortir.*

Monsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas, nous avons à nous parler; & Madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, Madame.

38 LE LEGS,
HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit ?

LE MARQUIS.

Non , je ne fai pas ce que c'est ; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez ! Je me flattois que vous feriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde ?

LE MARQUIS.

Oh ! Oui, je me souviens du testament :

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, oui, il faut que je vous épouse ; cela est vrai.

HORTENSE.

Hé bien , Monsieur , à quoi vous déterminez-vous ? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival ; c'est le Chevalier qui est parent de Madame, que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre , & que j'estime assez pour en faire mon époux , si vous ne devenez pas le mien ; c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici : & , comme il m'assûre avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pû lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je , ou non ?

COMEDIE. 39

Que voulez-vous que je lui dise ? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace ; je la prens ; Mademoiselle.

HORTENSE.

Est-ce votre cœur qui me choisit, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas assez aimable pour cela ?

HORTENSE.

Et vous m'aimez !

LE MARQUIS.

Qui est-ce qui dit le contraire ? Tout-à-l'heure j'en parlois à Madame.

LA COMTESSE.

Il est vrai, c'étoit de vous dont il m'entretenoit ; il songeoit à vous proposer ce mariage.

HORTENSE.

Et vous disoit-il aussi qu'il m'aimoit ?

LA COMTESSE.

Il me semble qu'oui : du moins me parloit-il de penchant.

HORTENSE.

D'où vient donc, Monsieur le Marquis, me l'avez-vous laissé ignorer depuis six semaines ? Quand on aime, on en donne quelques marques ; & dans le cas où nous sommes, vous aviez droit de vous déclarer.

LE LEGS,
DE MARQUIS.

J'en conviens ; mais le temps se passe : on est distrait , on ne fait pas si les gens font de votre avis.

HORTENSE.

Vous êtes bien modeste. Voilà qui est donc arrêté , & je vais l'annoncer au Chevalier qui entre.

C S E N E X I I .

LE CHEVALIER, HORTENSE,
LE MARQUIS, LA COMTESSE.

HORTENSE *allant au-devant du Chevalier pour lui dire un mot à part.*

L accepte ma main , mais de mauvaise grace ; ce n'est qu'une ruse , ne vous effrayez pas.

LE CHEVALIER *à part.*

Vous m'inquiétez. (*haut*) Eh bien , Madame ; il ne me reste plus d'espérance , sans doute ? Je n'ai pas dû m'attendre que Monsieur le Marquis pût consentir à vous perdre.

HORTENSE.

Oui , Chevalier , je l'épouse , la chose est conclue ;

COMEDIE. 41

clue; & le ciel vous destine à une autre qu'à moi. Le Marquis m'aimoit en secret; & c'étoit, dit, il, par distraction qu'il ne me le déclaroit pas. Par distraction.

LE CHEVALIER.

J'entens. Il avoit oublié de vous le dire.

HORTENSE.

Oui, c'est cela même; mais il vient de me l'avouer, & il l'avoit confié à Madame.

LE CHEVALIER.

Eh! Que ne m'avertissiez-vous, Comtesse? J'ai crû quelquefois qu'il vous aimoit vous-même.

LA COMTESSE.

Quelle imagination! A propos de quoi me citer ici?

HORTENSE.

Il y a eu des instans où je le soupçonnois aussi.

LA COMTESSE.

Encore! Où est donc la plaisanterie, Hortense?

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne dis mot.

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez, Marquis.

LE MARQUIS.

J'en suis fâché: mais mettez-vous à ma place; il y a un testament, vous le savez bien, je ne peux pas faire autrement.

LE CHEVALIER.

Sans le testament, vous n'aimeriez peut-être pas autant que moi.

D

LE LEGS,
LE MARQUIS.

Oh ! Vous me pardonnerez , je n'aime que trop.

HORTENSE.

Je tâcherai de le mériter , Monsieur. (*à part au Chevalier.*) Demandez qu'on presse notre mariage.

LE CHEVALIER *à part à Hortense*
N'est-ce pas trop risquer ? (*haut.*) Dans l'état où je suis , Marquis , achevez de me prouver que mon malheur est fans remède.

LE MARQUIS.

La preuve s'en verra quand je l'épouserai. Je ne peux pas l'épouser tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER *d'un air inquiet.*
Vous avez raison. (*à part à Hortense.*) Il vous épousera.

HORTENSE *à part.*

Vous gêtez tout. (*au Marquis.*) J'entens bien ce que le chevalier veut dire ; c'est qu'il espere toujours que nous ne nous marierons pas, Monsieur le Marquis ; n'est-ce pas , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame , je n'espere plus rien.

HORTENSE.

Vous m'excuserez, je le vois bien. Vous n'êtes pas convaincu , vous ne l'êtes pas ; & comme il faut , m'avez-vous dit , que vous alliez demain à Paris , pour y prendre des mesures nécessaires en cette occasion-ci , vous voudriez ;

avant que de partir, favoir bien précifément
s'il ne nous refte plus d'efpoir : voilà ce que
c'eft ; vous avez befoin d'une entiere certitude.
(à part au Chevalier.) Dites qu'oui.

LE CHEVALIER.

Mais oui.

HORTENSE.

Monfieur le Marquis, nous ne fommes qu'à
une lieue de Paris, il eft de bonne heure, en-
voyez Lépine chercher un Notaire, & paffons
notre contrat aujourd'hui, pour donner au Che-
valier la trifte conviction qu'il demande.

LA COMTESSE.

Mais il me paroît que vous lui faites accroire
qu'il la demande ; je fuis perfuadée qu'il ne s'en
foucie pas.

HORTENSE à part au Chevalier.

Soutenez donc.

LE CHEVALIER.

Oui, Comteffe, un Notaire me feroit plaifir :

LA COMTESSE.

Voilà un fentiment bien bifarre.

HORTENSE.

Point du tout. Ses affaires exigent qu'il fache à
quois'en tenir ; il n'y a rien de fi fimple, & il a
raifon : il n'ofoit le dire, & je le dis pour lui.
Allez-vous envoyer Lépine, Monfieur le Mar-
quis ?

LE MARQUIS.

Comme il vous plaira. Mais qui eft - ce qui

Dij

LE LEGS ;
fongeoit à avoir un Notaire aujourd'hui ?
HORTENSE *au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, Marquis.

LA COMTESSE.

Oh ! Vous aurez la bonté d'attendre à demain ;
Monsieur le Chevalier, vous n'êtes pas si pressé ;
votre fantaisie n'est pas d'une espèce à mériter
qu'on se gêne tant pour elle : ce seroit ce soir
ici un embarras qui nous dérangeroit. J'ai
quelques affaires ; demain il fera temps.

HORTENSE *à part au Chevalier.*
Pressez.

LE CHEVALIER.

Eh ! Comtesse, de grace.

LA COMTESSE.

De grace ! L'hétéroclite prie ! Il est donc
bien ragoûtant de voir sa maîtresse mariée à son
rival ? Comme Monsieur voudra, au reste.

LE MARQUIS.

Il seroit impoli de gêner Madame ; au surplus ;
je m'en raporte à elle, demain seroit bon.

HORTENSE.

Dès qu'elle y consent, il n'y a qu'à envoyer
Lépine.

SCENE XIII.

LA COMTESSE , HORTENSE ,
LE MARQUIS , LISETTE.

HORTENSE.

V Oici Lisette qui entre ; je vais lui dire de nous l'aller chercher. Lisette , on doit passer ce soir un contrat de mariage entre Monsieur le Marquis & moi ; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son Notaire de Paris : ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours , Madame.

LA COMTESSE *l'arrêtant.*

Où allez-vous ? En fait de mariage , je ne veux ni m'en mêler , ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi , ce n'est que pour rendre service. Tenez ; je n'ai que faire de sortir , je le vois sur la terrasse.
(*elle appelle.*) Monsieur de Lépine.

LA COMTESSE *à part.*

Cette fotte !

SCENE XIV.

LÉPINE, LISETTE, LE
MARQUIS, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER, HORTENSE.

QUÉ LÉPINE.
Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre Madame & votre maître; & il faut aller à Paris chercher le Notaire de Monsieur le Marquis.

LÉPINE *au Marquis.*

Le Notaire! Ce qu'elle conte est-il vrai? Monsieur, nous avons la partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lièvre, & non pas le Notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La fièvre le travailloit quand nous partîmes, avec le Médecin par-dessus; il en avoit le transport au cerveau.

LE MARQUIS.

Vraiment oui. A propos, il étoit très-malade.
L'ÉPINE.

Il agonisoit, sandis...

LISETTE *d'un air indifférent.*

In'y a qu'à prendre celui de Madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car si celui de Monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque temps qu'il me dit qu'il étoit le sien.

LISETTE *indifféremment, d'un air modeste.*

Il me semble qu'il n'y a pas long-temps que vous lui avez écrit, Madame.

LA COMTESSE.

La belle conséquence ! Ma lettre a-t-elle empêché qu'il ne mourût ? Il est certain que je lui ai écrit ; mais aussi ne m'a-t-il point fait de réponse.

LE CHEVALIER *à Hortense à part.*

Je commence à me rassûrer.

HORTENSE *lui souriant à part.*

Il y a plus d'un Notaire à Paris. L'épine verra s'il se porte mieux. Depuis six semaines que nous sommes ici, il a eu le temps de revenir en bonne santé. Allez lui écrire un mot, Monsieur le Marquis ; & priez-le, s'il ne peut venir, d'en indiquer un autre. L'épine ira se préparer pendant que vous écrirez.

Non, Madame ; si je monte à cheval, c'est autant de resté par les chemins. Je parlois de la la partie de chasse ; mais voici que je me sens mal , extrêmement mal : d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni Notaire.

L I S E T T E *en soufrianant négligemment.*

Est-ce que vous êtes mort aussi ?

L É P I N E *feignant de la douleur.*

Non, Mademoiselle ; mais je vis souffrant , & je ne pourrois fournir la course. Ah ! Sans le respect de la compagnie , je ferois des cris perçans. Je me brisai hier d'une chute sur l'escalier , je roulai tout un étage ; & je commençois d'en entamer un autre quand on me retint sur le penchant : Jugez de la douleur ; je la sens qui m'enveloppe.

L E C H E V A L I E R .

Eh bien , tu n'as qu'à prendre ma chaise. Dites-lui qu'il parte , Marquis.

L E M A R Q U I S .

Ce garçon qui est tout froissé , qui a roulé un étage , je m'étonne qu'il ne soit pas au lit. Pars si tu peux , au reste.

H O R T E N S E .

Allez , partez , Lépine ; on n'est point fatigué dans une chaise.

L É P I N E .

Vous dirai-je le vrai , Mademoiselle ? obligez-moi de me dispenser de la commission. Mon-

sieur

fieur traite avec vous de sa ruine ; vous ne l'aimez point , Madame , j'en ai connoissance ; & ce mariage ne peut être que fatal : je me ferois un reproche d'y avoir part. Je parle en conscience. Si mon scrupule déplaît, qu'on me dise : Va-t-en : qu'on me chasse, je m'y soumets ; ma probité me console.

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'on appelle un excellent domestique ! Ils sont bien rares !

LE MARQUIS à *Hortense*.

Vous l'entendez. Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre ? Quand je me fâcherois, il n'en fera ni plus, ni moins. Il faut donc le chasser. à *Lépine* Retire-toi.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire ; un de mes gens portera la lettre , ou quelqu'un du village.

SCENE XV.

HORTENSE , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER.

HORTENSE.

AH çà , vous allez faire votre billet ; j'en vais écrire un qu'on laissera chez moi en passant.

E

LE LEGS,
LE MARQUIS

Oui dà : mais consultez-vous ; si par hafard vous ne m'aimiez pas , tamps ; car j'y vais de bon jeu.

LE CHEVALIER à *Hortense* à part.
Vous le poussez trop.

HORTENSE à part.

Paix ! (*haut.*) Tout est consulté, Monsieur ; adieu. Chevalier, vous voyez bien qu'il ne m'est plus permis de vous écouter.

LE CHEVALIER.

Adieu, Mademoiselle ; je vais me livrer à la douleur où vous me laissez,

S C E N E X V I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS *conferné.*

J'En'en reviens point ! C'est le diable qui m'en veut. Vous voulez que cette fille-là m'aime ?

LA COMTESSE.

Non ; mais elle est assez mutine pour vous époufer. Croyez-moi , terminez avec elle.

LE MARQUIS.

Si je lui offrois cent mille francs ? Mais ils ne sont pas prêts ; je ne les ai point.

COMEDIE.

51

LA COMTESSE.

Que cela ne vous retienne pas; je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les; votre situation me fait de la peine. Courez, je les vois encore tous deux.

LE MARQUIS.

Je vous rends mille grâces. (*il appelle.*) Madame! Monsieur le Chevalier!

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, HORTENSE,
LE MARQUIS, LA
COMTESSE.

LE MARQUIS.

Voulez-vous bien revenir? J'ai un petit mot à vous communiquer.

HORTENSE.

De quoi s'agit-il donc?

LE CHEVALIER:

Vous me rappelez aussi; dois-je en tirer un bon augure?

HORTENSE.

Je croyois que vous alliez écrire.

LE MARQUIS.

Rien n'empêche. Mais c'est que j'ai une propo-

E ij

sition à vous faire, & qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition ! Monsieur le Marquis, vous m'avez donc trompée ? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous ? On prétend aussi que vous ne m'aimez point, cela me chicanne.

HORTENSE.

Je ne vous aime pas encore, mais je vous aimerai. Et puis, Monsieur, avec de la vertu, on se passe d'amour pour un mari.

LE MARQUIS.

Oh ! Je serois un mari qui ne s'en passeroit pas, moi. Nous ne gagnerions, à nous marier, que le loisir de nous quereller à notre aise ; & ce n'est pas là une partie de plaisir bien touchante : ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt. Partageons le différend en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament, prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas, & laissons-là tous les Notaires, tant vivans que morts.

LE CHEVALIER *à Hortense à part.*
Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur ; cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser ; & vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

COMEDIE. 53
LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaut pas quand je suis de mauvaise humeur; & je vous annonce que j'y ferai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassûre.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous ferez mariée.

HORTENSE.

C'est le plus court; & je m'en retourne.

LE MARQUIS.

Ne suis-je pas bien malheureux d'être obligé de donner la moitié d'une pareille somme à une personne qui ne se soucie pas de moi? Il n'y a qu'à plaider, Madame, nous verrons un peu si on me condamnera à épouser une fille qui ne m'aime pas.

HORTENSE.

Et moi, je dirai que je vous aime: qui est-ce qui me prouvera le contraire, dès que je vous accepte? Je soutiendrai que c'est vous qui ne m'aimez pas, & qui même, dit-on, en aime une autre.

LE MARQUIS.

Du moins, en tout cas, ne la connoît-on point comme on connoît le Chevalier.

HORTENSE.

Tout de même, Monsieur, je la connois, moi,

E iij

LE LEGS,
LA COMTESSE.

Eh ! Finissez, Monsieur, finissez. Ah, Podieuse contestation !

HORTENSE.

Oui, finissons. Je vous épouserai, Monsieur ; il n'y a que cela à dire.

LE MARQUIS.

Eh bien, & moi aussi, Madame, & moi aussi.

HORTENSE.

Epousez donc.

LE MARQUIS.

Oui, parbleu, j'en aurai le plaisir ; il faudra bien que l'amour vous vienne : & pour début de mariage, je prétens, s'il vous plaît, que Monsieur le Chevalier ait la bonté d'être notre ami de très-loin.

LE CHEVALIER *à Hortense à part.*

Ceci ne vaut rien ; il se pique.

HORTENSE *au Chevalier.*

Taisez-vous. (*au Marquis.*) Monsieur le Chevalier me connoît assez pour être persuadé qu'il ne me verra plus. Adieu, Monsieur ; je vais écrire mon billet, tenez le vôtre prêt : ne perdons point de temps.

LA COMTESSE.

Oh ! Pour votre contrat, je vous certifie que vous irez le signer où il vous plaira, mais que ce ne fera pas chez moi. C'est s'égorger que se marier comme vous faites ; & je ne prêterai jamais ma maison pour une si funeste cérémonie ;

COMEDIE. 55

vos fureurs iront se passer ailleurs, si vous le trouvez bon.

HORTENSE.

Eh bien, Comtesse, la Marquise est votre voisine, nous irons chez elle.

LE MARQUIS.

Oui, si j'en suis d'avis; car enfin, cela dépend de moi. Je ne connois point votre Marquise.

HORTENSE *en s'en allant*

N'importe, vous y consentirez, Monsieur. Je vous quitte.

LE CHEVALIER *en s'en allant.*

A tout ce que je vois mon espérance renaît un peu.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *arrêtant le Chevalier.*

R Estez, Chevalier; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? Le mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraye.

E iiij

LE CHEVALIER *avec un effroi hypocrite.*
C'est une chose affreuse ! Il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie gueres ; elle sera ma femme : mais en revanche , je serai son mari , c'est ce qui me console : & ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat , demain la nôce , & ce soir confinée dans son appartement ; pas plus de façon. Je suis piqué , je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi , je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager ; & un Notaire honnête homme , s'il étoit instruit , leur refuseroit tout net son ministere. Je les enfermeroïs si j'étois la maîtresse. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt ? Vous qui êtes né généreux , Chevalier , & qui avez du pouvoir sur elle , retenez-la ; faites-lui , par pitié , entendre raison , si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne marchande si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse , Comtesse ? Je n'y vois point de remède.

LA COMTESSE.

Comment ? Que dites-vous ? Il faut que j'aye mal entendu , car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, & que c'est ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouvez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je veux qu'elle soit heureuse : Si je l'épouse, elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altéreroit ; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé Monsieur : & c'est à quoi je ne m'exposeraï point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin ? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle ; vos cœurs sont fort bien assortis. Ah l'orrible façon d'aimer !

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, ne prononcez pas seulement

LE LEGS;
le mot de tendresse, vous le profanez;
LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m'en vanterai point. N'avez-vous pas de honte? Vous parlez de votre fortune, je la connois; elle vous met fort en état de supporter le retranchement d'une aussi misérable somme que celle dont il s'agit, & qui ne peut jamais être que mal acquise. Ah ciel! Moi qui vous estimois! Quelle avarice fordide! Quel cœur sans sentiment? Et de pareils gens disent qu'ils aiment! Ah le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS *brusquement.*

Ni moi plus rien à craindre. Le billet va partir; vous avez encore trois heures à entretenir Hortense, après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, & vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah non! Voilà qui est fini, je ne saurois le mépriser davantage.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.
Eh bien, suis-je assez à plaindre ?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, délivrez-vous d'elle, & donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser ! Non, parbleu, je n'irai pas m'incommoder jusques-là ; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE *négligemment*
Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête. A l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh, quand on emprunte, ne faut-il pas rendre ? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne-heure ; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la Demoiselle, elle seroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere ! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins ? Il vaudroit mieux qu'il vous en

coûtât tout votre bien, que de la retenir, puis-
que vous ne l'aimez pas, Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh, en aimerois-je une autre davantage ! A
l'exception de vous, toute femme m'est égale ;
brune, blonde, petite ou grande, tout cela
revient au même, puisque je ne vous ai pas,
que je ne puis vous avoir, & qu'il n'y a que
vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez : car enfin,
est-ce une nécessité que je vous épouse à cause
de la situation désagréable où vous êtes ? En
vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh ! Je ne dis pas que ce soit une nécessité ;
vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je
fai bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est
pas votre faute si je vous aime ; & je ne prétens
pas que vous m'aimiez : je ne vous en parle
point non plus.

LA COMTESSE *impatiente, & d'un
ton sérieux.*

Vous faites fort bien, Monsieur, votre discrétion
est tout-à-fait raisonnable ; je m'y atten-
dois : & vous avez tort de croire que je vous
fais plus ridicule que vous ne l'êtes.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a, c'est que j'épouserai cette
fille-ci, avec un peu plus de peine que je n'en

COMEDIE. 61

aurois eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis; vous vous en allez donc gail-
lardement comme cela, sans imaginer d'autre
expédient que ce contrat extravagant!

LE MARQUIS.

Eh, quel expédient? Je n'en savois qu'un qui
n'a pas réussi, & je n'en fai plus. Je suis votre
très-humble serviteur.

LA COMTESSE.

Bon soir, Monsieur. Ne perdez point de temps
en révérences, la chose presse.

SCENE XX.

LA COMTESSE *seule.*

QU'on me dise en vertu de quoi cet hom-
me-là s'est mis dans la tête que je ne l'aime
point. Je suis quelquefois, par impatience,
tentée de lui dire que je l'aime, pour lui mon-
trer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me
fatisfasse.

SCENE XXI.

LÉPINE, LA COMTESSE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

LÉPINE.

De nous rendre reconciliés, Monsieur le Marquis & moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. Il vous a semblé que j'étois un serviteur excellent. Madame, ce sont les termes de la louange dont votre justice m'a gratifié.

LA COMTESSE.

Oui, excellent ; je le dis encore.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Tout estimé que je suis de la plus aimable Comtesse, elle verra qu'on me supprime.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

63

Non, non, il n'y a pas d'apparence. Je parlerai pour toi.

LÉPINE.

Madame, enseignez à Monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce Notaire me conf-ternoit. Dans l'excès de mon zèle, je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, sandis, le tout par affection, & néanmoins on me gronde. (*s'approchant de la Comtesse, d'un air mystérieux.*) Je sai au demeurant que Monsieur le Marquis vous aime; Lisette le fait: nous l'avions même prié de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion, mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net. Elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit, plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative! C'étoit donc là le motif de ses refus. Lisette est une jolie petite personne!

LÉPINE.

Cette prudence ne vous rit pas, elle vous répugne; votre belle ame de Comtesse s'en scandalise, mais tout le monde n'est pas Comtesse;

c'est une pensée de soubrette que je rapporte. Il faut excuser la servitude. Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe ? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. Lisette n'a point de bien ; & c'est avec de petits sentimens qu'on en amasse.

LA COMTESSE.

L'impertinente, la voici. Va, laisse-nous ; je te racommoderai avec ton maître : dis-lui que je le prie de me venir parler.

SCENE XXI.

LISETTE, LA COMTESSE,
LÉPINE.

LÉPINE à *Lisette*.

M Ademoiselle, vous allez trouver le temps orageux ; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur.

(*Il s'en va.*)

SCENE

SCENE XXIII.

LISETTE, LA COMTESSE.

LISETTE *s'approchant de la
Comtesse.*

Q Ue veut-il dire?

LA COMTESSE:

Ah c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, Madame; & la poste n'étoit point partie.

Eh bien, que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne fai pas en quoi je le mérite: mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Quest-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui, vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Pen-

F

seroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échaper à la fourberie & aux services intéressés de mes domestiques?

L I S E T T E.

'Ah le coquin ! Il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, Madame ; que par-là il a intérêt que vous épousiez son maître ; & , comme j'ai refusé de vous parler en faveur du Marquis, Lépine a crû que je le desservois auprès de vous ; il m'a dit que je m'en repentirois : & voilà comme il s'y prend. Mais en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir ? Y a-t-il même du bon sens ? M'en aimerez-vous moins quand vous ferez mariée ? En ferez-vous moins bonne, moins généreuse ?

L A C O M T E S S E.

Je ne pense pas.

L I S E T T E.

'Sur-tout avec le Marquis, qui, de son côté, est le meilleur homme du monde. Ainsi, qu'est-ce que j'y perdrois ? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

L A C O M T E S S E.

Sans difficulté.

L I S E T T E.

Et enfin je pense si différemment, que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

67

Voilà qui est bien, je vous croi. Je ne savois pas que Lépine vous aimoit; & cela change tout, c'est un article qui vous justifie.

L I S E T T E.

Oui; mais on vous prévient bien aisément contre moi, Madame; vous ne rendez gueres justice à mon attachement pour vous.

L A C O M T E S S E.

Tu te trompes. Je fai ce que tu vaux; & je n'étois pas si persuadée que tu te l'imagines. N'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulois dire?

L I S E T T E.

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

L A C O M T E S S E.

Sans contredit, je n'ai jamais pensé autrement.

L I S E T T E.

Un homme en qui vous aurez l'agrément d'avoir un ami sûr, sans avoir de maître.

L A C O M T E S S E.

Cela est encore vrai: ce n'est pas là ce que je dispute.

L I S E T T E.

Vos affaires vous fatiguent.

L A C O M T E S S E.

Plus que je ne puis dire: je les entens mal, & je suis une paresseuse.

L I S E T T E.

Vous en avez des instans de mauvaïse humeur, qui nuisent à votre santé.

F ij

LE LEGS;
LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, Avocats, Fermiers; le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là.

LA COMTESSE.

Je t'avoue que tu as réfléchi là-dessus plus mûrement que moi. Jusqu'ici je n'ai point de raisons qui combattent les tiennes.

LISETTE.

Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion; mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! N'est-ce pas assez, vraiment. De la passion? Si, pour vous marier, vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve: & à proprement parler, n'est as lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractère.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens.

C O M E D I E. 69
L I S E T T E.

Et puis, voyez le service que vous lui rendrez chemin faisant, en rompant le triste mariage qu'il va conclure plus par désespoir que par intérêt.

L A C O M T E S S E.

Oui, c'est une bonne action que je ferai; & il est louable d'en faire autant qu'on peut.

L I S E T T E.

Sur-tout quand il n'en coûte rien au cœur.

L A C O M T E S S E.

D'accord. On peut dire assurément que tu plaides bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

L I S E T T E.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

L A C O M T E S S E.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit; & mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée: c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui est arrivé? Qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a commencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir. En un mot, je le déteste; je suis furieuse contre son amour: voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurois le défabufer sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; & ce seroit me jeter à sa tête: aussi n'en ferai-je rien.

LE LEGS,
LISETTE.

Oh ! C'est une autre affaire : vous avez raison ; ce n'est point ce que je vous conseille non plus ; & il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon. Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là ; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Eh ! Peut-être n'a-t-il pas tant de tort, & que c'est ma faute. Je lui répons quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois : c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, & que je lui insinue de l'encourager ?

LA COMTESSE.

Non, je te le défens, Lisette, à moins que je n'y fois pour rien.

LISETTE.

Apparemment, ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas je n'y prens point de part. Si je l'épouse, c'est à toi à qui il en aura obligation ; & je prétens qu'il le fache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Comme il vous plaira, Madame.

LA COMTESSE.

A propos, cette robe brune qui me déplaît, l'as-tu prise ? J'ai oublié de te dire que je te la donne.

COMÉDIE. 71
LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher Lépine, mais ce n'est pas la peine, voilà le Marquis, & je vous laisse.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

V Oici cette lettre que je viens de faire pour le Notaire; mais je ne sais pas si elle partira: je ne suis pas d'accord avec moi-même. On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse.

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service; il craint que vous ne le congédiez, & vous m'obligerez de le garder: c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, & ne vous aimerai encore que trop long-temps.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vous en déferois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LE LEGS;

LA COMTESSE *riant*;

Ha! Ha! Ha! Ce ton brusque me fait rire!

LE MARQUIS.

Oh, oui! La chose est fort plaisante!

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vûe.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon! Des graces! A quoi me serviroient-elles? N'a-t-il pas plû à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE.

Que vous ête impatientant avec votre haine!
 Eh, quelles preuves avez-vous de la mienne?
 Vous n'en avez que de ma patience à écouter la bisarrerie des discours que vous me tenez toujours. Vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille?
 Toutes visions que vous prenez, je ne fai comment, dans votre tête, & que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez; que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre: car vous êtes d'une mal-adresse. Ce n'est non-
 plus

plus à moi à qui vous répondez , qu'à qui ne vous parla jamais ; & cependant monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi ; de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre averfion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas ? Et je vous croi. Mais voyons : Que souhaiteriez-vous que je vous répondisse ?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois ? Voilà qui est bien différent à deviner ! Parbleu, vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien, ne l'ai-je pas dit ? Est-ce là me répondre ? Allez, Monsieur, je ne vous aimerai jamais ; non, jamais.

LE MARQUIS.

Tampis, Madame, tampis : Je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on

G

LE LEGS,
les aime, qu'il faut du moins leur demander
ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites!

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu.

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame, je vous aime; qu'en pen-
sez-vous? Et, encore une fois, qu'en pensez-
vous.

LA COMTESSE.

Ah! Ce que je pense? Que je le veux bien;
Monsieur; & encore une fois, que je le veux
bien: car, si je ne m'y prenois pas de cette
façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Ah! Vous le voulez bien? Ah! Je respire!
Comtesse, donnez-moi votre main que je la
baïse.



SCENE DERNIERE.

LACOMTESSE, LE MARQUIS,
HORTENSE, LE CHEVALIER,
LISETTE L'ÉPINE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, Marquis ? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble ?

LE MARQUIS.

Oui ; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, Marquis. (*à la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE *en s'en allant*

Eh bien, vous n'attendrez plus.

76 LE LEGS, COMEDIE.

LISSETTE à *Lépine*.

Maraut! Je croi en effet qu'il faudra que je
t'épouse.

LÉPINE.

Je l'avois entrepris.

F I N.



AB-57937

S

[101]

X2337562



18 LES MOEURS DU TEMS, COME'DIE.

TEL fait le procès aux humains,
Les nomme fous, méchans & vains,
Qui n'est pas de meilleure étoffe ;
Mais les servir, & non les fuir,
Les plaindre, & non pas les haïr :
Ce font les mœurs du Philofophe.



AIMER & l'honneur & son Roi,
Etre en amour léger, fans foi,
Ridiculifer la constance,
Sybarite ensemble & Soldat,
Du plaisir voler au combat :
Ce font-là les mœurs de la France.



Ce tems dont nous peignons les mœurs,
N'abonde que trop en censeurs,

LE LEGS,
COMÉDIE.

EN UN ACTE, EN PROSE.

Par Monsieur DE MARIVAUX.

Le prix est de 24 sols.



Inches 1 2 3 4 5 6 7 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

